

N° 27 - 25 AVRIL 1929

CINÉMONDE

**SIMONE
GENEVOIS**

dans

"Jeanne d'Arc"

Production Natan

ÉDITION AUBERT



1fr

**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :

GASTON THIERRY & NATH IMBERT

**CINÉMONDE
ACTUALITÉS**



Ivan Petrovitch va commencer à tourner, le mois prochain, *La Bague de l'Impératrice*. Ce film nous transportera sous le règne de Marie-Thérèse d'Autriche : tour à tour défilent devant nous les fastes de la cour de Vienne, l'immense plaine hongroise, la vallée du Danube et les paysages du sud de la Hongrie.

Une curieuse expression de Maurice Chevalier — habilement vieillie! — dans *Les Innocents de Paris*. Il est en compagnie de sa « leading lady », la jolie Sylvia Beecher. (A droite).



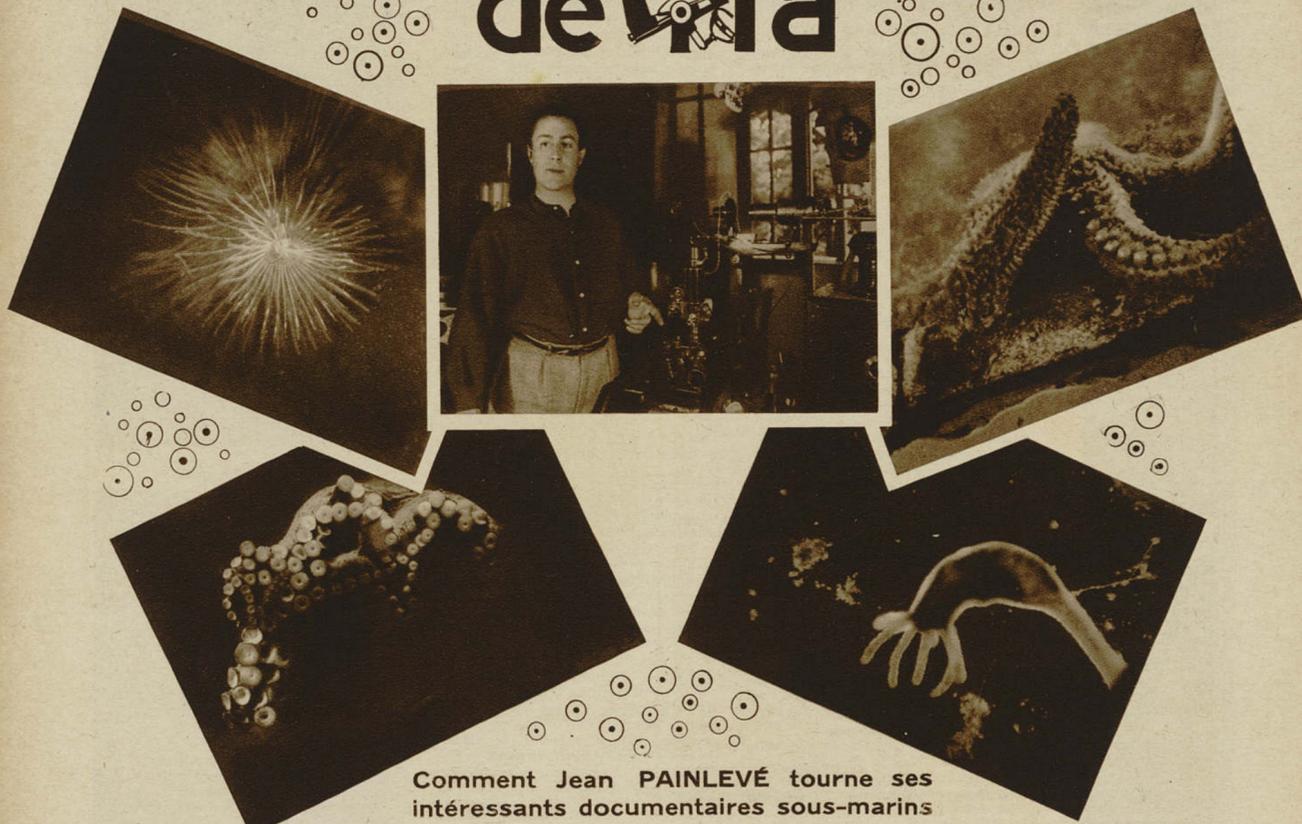
Madame Marcelle Jefferson-Cohn est la brillante interprète du *Collier de la Reine*. Cette mondaine de race, qui est en même temps une délicate artiste, a bien voulu adresser aux lecteurs de *Cinémonde* son plus ravissant sourire...

Une fois la voix enregistrée sur le disque de cire pendant la prise de vue d'un « talkie », on a recours à la machine reproductrice pour juger du résultat. Voici Norma Shearer aux écoutes : elle semble sous le charme de sa propre voix! (Ci-dessous).



M. Marcel L'Herbier poursuit la réalisation de *Nuits de Drina*. Voici une scène de la djiguitovka (fantasia de cavaliers russes), qui, ainsi que nous l'avons annoncé, fut tournée la semaine dernière au Grand Palais. (A gauche).

AU SERVICE de la SCIENCE



Comment Jean PAINLEVÉ tourne ses intéressants documentaires sous-marins

LORSQUE Jean Painlevé fit ses débuts au cinéma, ce fut un événement dont la grande presse fut émue pendant plusieurs jours de suite.

On se souvient des faits : le fils unique de l'ancien Président du Conseil, membre de l'Institut, Ministre de la Guerre, un savant lui-même, et qui venait de découvrir la matière propre à colorer les cellules du corps humain — (ce qui permettait des photographies nécessaires à la lutte contre le cancer) — se décidait, pour sauver les laboratoires de la ruine, à tourner un film de propagande.

Des difficultés matérielles ayant surgi, Jean Painlevé n'hésita pas à tourner ce film comme jeune premier et décidait par avance que tous ses bénéfices en seraient versés à la section scientifique de la Sorbonne.

Ce fut *L'Inconnue des Six jours*, le premier film qu'on pensa à tourner sur la célèbre course cycliste. Le film ne devait d'ailleurs jamais sortir par suite des contestations entre le metteur en scène M. A. René Sti et la maison éditrice. Mais, grâce à la générosité de celle-ci les laboratoires n'y perdirent rien.

En fréquentant les studios, Jean Painlevé s'aperçut de tout le parti qu'on pouvait tirer du septième art pour l'éducation et les recherches scientifiques.

A partir de ce moment, il se consacra à la prise de vues documentaire.

Il mit d'abord au point, après de longues recherches, une lentille qui grossissait les sujets de prise de vue de 10.000 fois! Puis, il inventa un objectif périscopique permettant les prises de vues sous-marines. Avec son fidèle opérateur Raymond, il partait pour Port-Blanc, en Bretagne. Là, il installa un laboratoire avec des moyens de fortune dont il disposait. Et ce fut là, pourtant qu'avec une patience infinie, grâce à sa connaissance extraordinaire de la faune sous-marine, il a pu tourner cette série de documentaires de tout premier ordre qu'on présente en ce moment au public dans les salles de cinéma.

Nous avons rencontré Jean Painlevé à la sortie du studio de la rue Francœur où il travaille au montage de ses films. Quelques instants après, devant deux bocks sans « faux-cols » (voici les beaux jours), Jean Painlevé nous parlait, sur notre demande, de ses intéressants documentaires avec une spirituelle abondance.

— Pour faire un documentaire, on prend un appareil

de prise de vues et on « tourne » le sujet. Pas d'ennuis de mise en scène, pas de velette grognon, point de ces désagréments inhérents aux autres films. Malheureusement, la pratique rend moins optimiste : sans mise en scène, on en est réduit à tourner l'animal généralement sur fond noir, en tout cas hors de son milieu naturel, ce qui limite le film à quelques mètres. C'est une des raisons pour lesquelles la plupart des documentaires, et spécialement tous les documentaires aquatiques, sont constitués par des petits morceaux de films d'animaux entièrement différents — ce qui constitue seulement un joli petit bazar. (Dans les documentaires qui se tiennent, on met un nombre considérable de titres pour expliquer et commenter ce que la photo *absente* aurait dû nous montrer). Si on essaie, au contraire, de saisir le comportement d'un animal, de saisir ses réflexes, ses réactions émotives, on est obligé d'abord de bien étudier cet animal, ensuite de reconstituer exactement le milieu où il vit (que ce soit dans la mer, dans une mare ou en aquarium), enfin d'avoir un matériel de véritable studio, permettant de faire des raccords de scènes commencées en plein air et toute la partie microcinématographique. Le matériel d'éclairage devra, d'autre part, être transportable au bord de l'eau.

Il est nécessaire d'avoir de puissantes sources lumineuses, étant donné l'énorme absorption des rayons par l'épaisseur de l'eau; il faut filtrer la lumière et en même temps la refroidir, pour que les rétroflexes des animaux soient conservés sans être annihilés, ni gênés. Et, cependant, il faut que la pellicule soit imprégnée.

Imaginons que tout cela soit prêt, que des tubes périscopiques soient au besoin reliés à l'appareil de prise de vues et que l'on ait décidé de filmer quelques mouvements de la pieuvre : à peine lâchée dans le décor qu'on lui a aménagé sur le rivage (et ce serait la même chose dans un aquarium), elle file sous une roche. C'est une véritable lutte pour l'en faire sortir. Ses tentacules s'agrippent à tout. Son corps lisse n'offre aucune prise et, avant tout, il ne faut pas l'abîmer.

Elle est maintenant immobile dans un coin, très photogénique. Des crabes se disputent une proie; elle ne s'occupe pas d'eux, il n'y a pas moyen de lui en faire saisir un. On éteint. Situation inchangée lorsqu'on allume quelques minutes après. N'était sa respiration, on la croirait partie intégrante du rocher. Brusquement, une tentacule rapide, et avant qu'on ait le temps de régler les spots qui charbonnent, l'eau se trouble de

déchets que la pieuvre rejette en mangeant le crabe. Plus d'une fois le groupe électrogène qui doit donner les 100 ampères tourne inutilement pendant des heures. Très heureux encore lorsque la dynamo ne grippe point ou qu'une résistance ne saute pas ou que l'ignifuge d'un spot ne prend pas feu au moment palpitant, lorsque, par exemple, un bernard-l'ermite en expulse un autre pour prendre sa coquille.

Les éléments du documentaire une fois tournés, reste le montage (inutile de dire qu'il n'y a ni scénario, ni numérotage de scène possible — les vedettes disposant absolument des spécialistes). Or, à moins de faire deux versions, il est très délicat de réaliser un montage qui satisfasse en même temps les spécialistes et le public, qui soit assez complet pour les premiers sans être fastidieux pour le second. Et, comme dans le public on comprend les directeurs de salle qui s'imaginent pouvoir se substituer à lui et juger à sa place et qui lui sont, pour la plupart, de beaucoup inférieurs parce que n'étant pas plus intelligents, ils jouent en plus aux gens blasés, exactement comme l'élite des gens ignorants qui va dans les cinémas chers, le problème semble insoluble. Le tirage devient extrêmement difficile, surtout si l'on veut, contrairement aux pratiques courantes, que les titres ne remplacent pas simplement les choses curieuses mais difficiles à tourner que l'on a pu réaliser, mais au contraire commentent les choses (un titre qui annonce ou décrit quelque chose qu'on ne verra pas est un petit abus de confiance). Il est enfin impossible de faire saisir à ceux qui n'ont jamais mis l'œil à un microscope l'échelle des grossissements employés en microcinématographie et qui vont jusqu'à faire tenir tout l'écran par la 50^e partie d'un millimètre.

Nous eûmes ainsi le roman du *Bernard l'ermite*, les amours de *La Daphné*, la vie effroyable et décorative de *La Pieuvre*, etc., etc, tous ces films merveilleux que nous pouvons applaudir en ce moment.

Jean Painlevé a été sollicité par le monde entier afin de présenter lui-même ses documentaires dans les Instituts scientifiques. Mais il n'a pas renoncé aux films d'art, au film humain, car si Jean Painlevé est savant, il est artiste aussi. Ainsi, il réserve au Septième art encore bien d'agréables surprises, ce Jean Painlevé qui a su se faire si vite un nom dans le cinéma, un nom qui ne doit rien à la célébrité de son père.

PIETRE LAZAREFF.

On verra cette semaine à Paris

LE PLUS SINGE DES TROIS

Avec George K. Arthur et Karl Dane.
Ces deux acteurs se sont fait une réputation de comiques burlesques. Ils jouent d'ailleurs sans défaillance dans une aventure se déroulant presque entièrement dans un grand pullman américain.

L'intrusion d'un gorille dans le wagon-lit et des incidents qui se greffent (si j'ose dire en parlant d'un singe) sur cette intrusion sont d'une veine essentiellement cocasse.

On regrette donc de ne pas rire plus souvent et surtout plus franchement. Mais des effets qu'on dit drôles seront sûrement irrésistibles sur une certaine partie de spectateurs.

LE PRINTEMPS CHANTE

Avec Laura la Plante.

Cette agréable comédienne, Laura la Plante, a considérablement augmenté sa valeur en renouvelant, en diversifiant à la fois son genre et ses procédés d'interprétation. Sobre, simple, gracieuse, très fine et spirituelle, avec des gestes inachevés très suggestifs, Laura la Plante est vraiment en pleine possession de son métier et de son talent.

L'anecdote dans laquelle elle triomphe est d'une décourageante naïveté : l'idylle d'une modeste citadine, sa lutte pour assurer la situation de son mari et la sienne, et en conclusion, leur gentil bonheur.

Mais on ne fait pas attention au sujet. On est tout yeux pour regarder sourire, marcher, embrasser Laura la Plante, blonde vedette et bonne artiste.

Une scène amusante se passe dans un coin de campagne, un jour d'été gâté par une pluie torrentielle. On voit alors les fragiles toilettes d'été des deux amoureux changées en chiffons informes.

Mais, il faut dire surtout que Laura la Plante est pour 80 o/o dans le plaisir que nous pouvons trouver à voir ce film rempli des défauts yankees.

LES ENFANTS DU DIVORCE

Avec Esther Ralston, Clara Bow, William Collier Jr.

Encore un film sur le divorce. C'est assurément de la propagande non déguisée, car on sait de quelle fièvre de séparation conjugale souffrent les gens des Etats-Unis.

Comment deux jeunes filles également victimes du divorce de leurs parents respectifs arrivent à faire des mariages pour quoi elles n'étaient pas faites, et de quelle tragique façon se dénoue cette comédie muée en drame, le film nous l'apprend. Et ce sont scènes douces, un peu banales, cadrées dans des décors brillants où les jolis visages d'Esther Ralston et de Clara Bow se détachent comme des figurines.

EN VITESSE

Avec Harold Lloyd

Ce n'est pas le meilleur film du comique à lunettes, mais, par deux endroits, il est d'une force comique excellente : la journée à Coney Island (Luna-Park américain) et la bataille des vieillards et des malandrins pour la défense de l'autobus qui leur sert de tripot.

LOOPING THE LOOP

Réalisation d'Arthur Robison.

Interprétation de Warner Krauss, Jenny Jugo et Warwick Ward.

Ce film dont nous avons déjà parlé lors de son exclusivité sur les boulevards, sort dans de nombreux cinémas.

C'est, le titre le dit, un drame se passant dans le cadre pailleté et pittoresque du cirque et du music-hall. Le film est remarquablement exécuté, et la technique en est étonnamment sûre et souvent audacieuse. Des tableaux d'attractions, une scène de rue nocturne où tombe la pluie, sont de la meilleure venue, et dans l'ensemble, le film est intelligent et prenant. L'interprétation soutient l'intérêt par sa simplicité et la sensibilité de chacun. Werner Krauss, complètement différent des Caligari et autres personnages de cauchemar, est devenu humain, pitoyable, attraitif. W. Ward élégant, et Jenny Jugo très féminine et très jolie.

SUR LES PISTES DU SUD

Réalisation de Lloyd Ingraham.

Interprétation de Nora Lane et Fred Thompson.

Etendues désertiques. Le sable... des chariots de pionniers américains...



Clara Bow dans une scène amusante d'Enfants du Divorce.



Le Printemps chante et Glenn Tryon et Laura La Plante en profitent pour aller à la campagne.



Dans En Vitesse, Harold Lloyd va s'attirer une sale histoire pendant un match de base-ball.



Dans Direct au cœur, Clara Bow se montre une boxeuse consommée.



Une belle expression de Jenny Jugo dans Looping the Loop.



Ivan Petrovitch et Mariette Millner dans une jolie scène du Tsarévitch.



Fred Thompson va se lancer sur les Pistes du Sud.



Karl Dane et Geo. K. Arthur dans une scène où il est peut-être difficile de dire quel est Le Plus Singe des Trois.

Un match record pour lequel partent en ligne plusieurs chariots Lunce au grand galop. Course, nerfs, fièvre.

Et avant tout, Fred Thompson sur son cheval, beaux tous deux, et ensuite les espaces où les bêtes et les hommes roulent et luttent.

Un film de rythme. Un film d'action.

UN DIRECT AU CŒUR

Interprété par Clara Bow.

C'est à la franche bouffonnerie, mais avec ce qu'elle comporte d'éléments gais, charmants, ingénus, que ressortit *Un direct au cœur*, farce qui combine agréablement l'humour et le sport avec l'idylle.

Clara Bow joue à peu près comme une pile électrique survoltée. Cette petite girl aux cheveux roux, à la grande bouche dont le sourire est éclatant, a un charme de bel animal jeune et sain auquel on ne résiste pas. Il faut la voir sourire, boxer, faire de l'œcil. C'est un élixir de jeunesse.

Par contre, le film où elle se trémousse est d'une « abracadabrance » heureusement compensée par une dose massive de gaieté.

Jolies photos. Des « clous » burlesques. C'est le type parfait de la comédie américaine dans le meilleur et dans le pire.

JEUNESSE

Réalisation de G. Molander.

Interprétation de Brita Appelgreen, Ivan Hedqvist.

Il y a dans *Jeunesse*, film suédois de la Svenska, un scénario qui eût pu donner d'autre résultat que celui que nous avons vu. On y traite le thème de l'évasion, de sa vie morne, du vagabondage, thème cher à bien des créateurs artistiques depuis la guerre.

Ici deux êtres veulent s'évader : l'un parce qu'il est armateur de navires et que son foyer et son âge mûr le contraignent à rester dans sa vie ordinaire, l'autre parce qu'elle est jeune, jolie, naïve, avide de bonheur, et que l'homme âgé la tente en lui parlant de pays chauds, de ciel bleu, d'horizons enbaumés.

Cette parenthèse poétique parfume le film. Mais ce n'est, hélas ! qu'une parenthèse. Ce n'est pas tout le film.

Le restant du sujet nous montre la jeune fille, une pauvre, devenue la de-

moiselle de compagnie de la femme de l'armateur. L'armateur quinquagénaire débauché et qui délaisse sa femme trouve auprès de cette nouvelle venue, de cette enfant, des délices d'abord innocentes, puis coupables en pensée. Il veut l'enlever, partir avec elle vers le sud, quitter Stockholm. Mais l'époux, autant pour défendre le peu de bonheur qui lui reste que pour empêcher une irréparable bêtise, empêche ce départ, rend l'enfant sentimentale à la vie normale en la mariant à son ami d'enfance. Et l'armateur se résignera à étouffer son démon de midi et à vieillir auprès de sa femme, dans sa vie quotidienne et morne.

Donc, sujet original, inégal, mais néanmoins intéressant pour tout ce qu'il effleure, sans, hélas ! approfondir.

Quant au film il est, lui aussi, fort inégal à côté d'images charmantes et de tableaux d'une singulière poésie ; il y a d'insignes maladresses et des défauts constructifs importants.

Le montage est bizarre, et certains plans ne se raccordent pas avec un grand bonheur.

La photo est assez jolie. Certains personnages comme ceux de l'armateur, composés avec un souci caricatural qui est superflu, par Hedqvist, ou des amis d'enfance interprétés dans une note de Jocrisses, nuisent à l'œuvre où passe, je le répète, une lumière assez précieuse de poésie.

Mais le personnage charmant, ondoyant, mi-pervers, mi-ingénu et très tendre de la jeune fille, symbole de la jeunesse, est animé avec une grâce incomparable par Brita Appelgreen, nouvelle venue au cinéma suédois (du moins à ma connaissance) et qui a un visage de dryade et un corps de nymphe.

MA VACHE... ET MOI

Rédoublé avec Buster Keaton.

On n'a pas oublié le tendre, touchant et délicieux film conçu, réalisé et interprété par Buster Keaton lui-même. Le public retrouvera avec satisfaction et un plaisir franc ce film de qualité où les plus heureux dons d'humour se mêlent d'une sentimentalité de bon aloi.

Les scènes du troupeau dans la ville, et de Buster et de sa génisse, sont maintenant devenues classiques.

Un très bon film.

René OLIVET.



Hollywood - Boulevard, de la Highland Avenue.

Potins et Nouvelles

HOLLYWOOD—Boulevard sera bientôt bordé de cinémas de luxe. En ce moment il n'y a vraiment que le Warner's Brothers Theatre qui puisse compter. Les autres théâtres sont petits et sans conséquence. Mais Fox compte bâtir un palais, Warners ont acheté un autre terrain et vont bientôt commencer la construction d'une autre maison. *Pantages* est en train de bâtir un théâtre de trois mille places au coin de Vine street et de Hollywood Boulevard. La compagnie *Orpheum*, une autre entreprise de vaudeville, compte avoir bientôt un music-hall d'importance. Hollywood, cet enfant de quelques années, devient géant et marche à grandes enjambées. Les restaurants s'accroissent, les grands bâtiments s'accroissent. Le berceau de l'industrie cinématographique américaine est digne de son immense bébé.

Savez-vous que Bebe Daniels, étoile de Paramount est fiancée à Ben Lyon, acteur de cinéma? Madame Eva Griffin, grand'mère de Bebe Daniels et âgée de quatre-vingts ans, eut dernièrement, dit-elle, la joie de faire une promenade en aéroplane avec sa petite-fille et son futur petit-fils par mariage.

Samuel Goldwyn vient de sortir de l'hôpital où il fut enfermé pendant quelques semaines. Il est presque probable que M. Goldwyn va faire *Condemned Devil's Island*, une histoire française autour de la vie des prisonniers déportés à l'île du Diable. Une histoire française, entendons-nous, écrite par une Américaine. Ronald Colman en serait l'étoile.

Je ne sais pas si Lily Damita jouera avec Ronald. Il n'en est pas encore question. J'ai aperçu la belle Lily ce soir sur le boulevard. Elle est toujours aussi agréable à voir et toujours aussi chiquement habillée.

Fannie Hurst, une femme écrivain (celle qui gagna le plus par mot de tous les écrivains du monde), vient d'être engagée par *United Artists* pour écrire des scénarios originaux.

Le film de Douglas Fairbanks *Le Masque de Fer*, a eu sa retentissante première au Fox Carthy Circle, un des plus beaux cinémas de Los Angeles.

Le théâtre Guild de New York présente *Strange Interlude* de Eugene O'Neill au Billmore Theatre de Los Angeles. Eugene O'Neill est peut-être le plus grand génie de la scène en Amérique. Sa renommée est telle qu'il peut présenter au public américain des pièces qui durent cinq heures. Et tout le monde y court; les prix sont tellement exorbitants que j'attends tranquillement les derniers jours pour y aller. Le rideau se lève à cinq heures et demie du soir. Il y a arrêt pour le dîner à sept heures et demie; à neuf heures la pièce reprend et le dernier rideau tombe à onze heures.



Torben Meyer, dans *The Last Warning*.

Mon ami Meyer

JE désire vous présenter mon très cher ami Torben Meyer. Je désire le faire tout de suite, parce que je compte bien vous parler très souvent de lui. Lui et moi sommes de très bons marcheurs, j'aurai quelquefois l'occasion de vous raconter quelques-unes de nos aventures à Hollywood, au cours de ces promenades d'une trentaine de kilomètres. (Non, je ne suis pas le baron de Munchausen!)

Torben Meyer est un des meilleurs acteurs du Danemark. C'est un bon camarade aussi, une qualité qui n'est pas aussi répandue qu'on pourrait le croire. Et c'est certainement à cause de cette qualité que Torben est l'ami de la plupart des sommités théâtrales françaises. Voilà près de dix-huit mois que Torben est à Hollywood. Pendant ce temps, il a joué dans *The Last Warning*, *Behind Closed Doors*, *Left*, *The Lucky*, *Jazz Mad*. *L'Homme qui rit*, d'autres encore.

Torben Meyer a joué dans des films danois, français, italiens et espagnols. Il est très francophile. Je puis dire qu'il est presque aussi français que danois. Parmi ses amis français, citons Maurice de Féraudy, Gémier, Lugné-Poe, et d'autres. Il est membre d'honneur de l'Association des Régisseurs de Théâtre français, délégué des *Normands de Paris*, et, en outre, officier de l'Instruction Publique.

Torben Meyer est quelqu'un au Danemark. « Je me suis amusé vraiment beaucoup lorsque je suis arrivé à Hollywood. Les directeurs américains ne me connaissent pas du tout. Et il m'est certainement été difficile d'obtenir d'eux la chance de leur montrer que je savais vraiment mon métier, si les metteurs en scène étrangers que je connaissais, notamment Benjamin Christensen, l'acteur et directeur danois, ne m'avaient présenté à eux. »

Mais, comme vous le voyez par l'énumération des films américains dans lesquels il a joué à Hollywood, mon ami Meyer a su prouver aux directeurs américains qu'il avait de la valeur et (c'est moi qui souligne) qu'il était un maître.

Jean Hersholt, une des étoiles d'Universal, Danois de naissance et Américain d'opportunité, est non seulement un grand acteur mais aussi un bibliophile ardent et de grand savoir. Sa bibliothèque est assurée pour la somme de cinquante mille dollars à la compagnie Lloyd. Il a non seulement des premières éditions, mais aussi des manuscrits datant de l'ére lointaine où seuls les gens de robes s'abassaient à bien écrire. Un de ses meilleurs livres fut imprimé par Gutenberg lui-même. Non seulement Jean est un lecteur et collectionneur avisé, mais il est aussi artiste. Ses peintures ont leur prix, et il s'amuse souvent à faire un sketch sur le set. Il a des chiens de race et les rubans qu'ils ont gagnés couvrent tout un mur de sa maison de Beverley Hills. Malgré ces diverses affections et son amour de collectionneur, Jean Hersholt est un bon acteur, un des meilleurs acteurs de caractère de Hollywood. Son prochain film qu'Universal prépare maintenant, s'appellera *The Climax* et sera dirigé par Renand Hoffman. Je n'ose traduire le titre de l'anglais en français, ayant trop peur que ce film ne sorte en France avec un titre dont le sens serait à mille lieues de celui-ci.



Un jeune amour sous un pin de trois mille ans.

Evangeline et Arizona

DOLORÈS del Rio est haute de cinq pieds trois pouces et pèse 110 livres. Son jour de naissance est le cinq août et elle a vingt-deux ans. Son adresse est c/o Edwin Carewe Productions, Tec-Art Studios, Hollywood.

Dolorès revient de Carmel-by-the-sea, le Greenwich Village de la cote californienne, où fut filmée une partie de son dernier film : *Evangeline*. Pendant que Dolorès était à Carmel, un des poètes de cette colonie d'artistes composa en son honneur les vers suivants :

*A Cameo cut in ivory-cream,
A fairy figure, a fragile dream,
Laughing lips that defy, somehow,
The cool placidity of her brow
But, ah, 'tis her eyes that smile and smile.
Dolorès lives Evangeline for a while.*

Evangeline est le poème fameux de Henry Wadsworth Longfellow. Edwin Carewe dirige cette pièce pour *United Artists*. Sur la photo illustrant mon article, vous pouvez découvrir une partie des charmes multiples de Carmel-by-the-sea. Carmel est le seul endroit au monde ressemblant au sud de la France. Les arbres que vous voyez là sont des « Monterey Pines », vieux de trois mille ans. Carmel est situé entre San Francisco et Los Angeles.

Tous les studios ont produit au moins une pièce nègre jusqu'ici. Nous devons remercier les films sonores et parlants de cette agréable surprise. Le cinéma nous donne dans toute sa splendeur la beauté romantique du vieux sud, Louisiane, Alabama, Caroline du sud et du nord, etc. Les chants religieux et les chants d'amour, lents et cadencés, pleins d'une nostalgie robuste, éclatent sur le film, cependant que l'action se déroule.

Je suis allé la semaine passée voir *In Old Arizona*, un film Fox. J'étais invité à une *Midnight matinee*, c.a.d. que le rideau s'ouvrit à onze heures trente cinq du soir. À une heure du matin je rentrais de Los Angeles à Hollywood avec mon ami Torben Meyer qui m'avait accompagné.

Mais revenons à nos moutons. *In Old Arizona* (Dans Le Vieil Arizona), est, dit-on, un des meilleurs films parlants faits à Hollywood jusqu'à ce jour. D'aucuns disent même, que c'est le meilleur. Je ne saurais dire. C'est une bonne pièce et je n'ai pas dormi malgré l'heure matinale. Ce qui m'a plu grandement, n'en déplaise à mes lectrices, c'est que l'héroïne, une femme à l'amour passager, une femme avare et ne voyant que les dentelles et l'or comme but à l'amour, une femme qui veut livrer son amant pour toucher une rançon, soit tue à la fin de la pièce.

La femme, Dorothy Burgess, écrit un mot à son second amant, un sergent, le prévenant que, Warner Baxter, son premier amant, un renégat splendide, et que l'Etat recherche, est chez elle. Warner arrête le porteur du billet et y ajoute : « Cachez-vous derrière un arbre et vissez bien. Le Cisco Kid sortira de ma maison habillé en femme avec une dentelle autour de la tête. » Et naturellement Edmund Lowe, le sergent, tua la femme infidèle grâce au truc de l'habile et romantique brigand.

JACK BONHOMME

Phyllis Haver

Cette gentille flapper est en passe de devenir l'une des plus radieuses vedettes d'Hollywood, reflet charmant de la girl mi-bonbon, mi-pickle

CETTE petite fille échappée d'un album d'images ou d'un recueil des plus belles femmes du monde pour messieurs ventrus et sympathiques, possède un charme, une saveur particulière. Avec son sourire anglo-saxon quelque peu puritain, avec ses longs cils alignés en démeiloir soyeux pour clore la lumière trop brillante de ses yeux pâles qui brillent d'un éclat trop vif peut-être pour ceux d'une petite fille qui voudrait être ingénue, et que la moindre intimité ou le regard un peu accentué découvre singulièrement ardents sous l'ombre discrète du rimmel, sous les sourcils artistement épilés, tracés au tire-ligne, elle reflète à travers une écorce d'innocence, à travers une nébuleuse d'enfant sage, presque de première communion, la saveur du péché discret, incisif, attirant.

Charme sensuel de la blonde Américaine, de la gentille flapper au minois candide, assez hypocrite, perverse sous l'apparence d'une séduction ingénue, troublée par ce qu'elle ignore le moins, avec une franchise déconcertante.

Jolie petite poupée, délicieuse mécanique à ravir les cœurs, semblable aux toffees succulents qui laissent au fond du palais une saveur de piment aigrelet ou acide, elle fut jadis une des nombreuses grâces fluettes se promenant sur les plages et les grattes-ciels dans les caleçons multicolores de Mack Sennett et les Ford's élastiques du même. Bathing Girl, comme le furent d'autres aujourd'hui rayonnantes parmi les étoiles du moving, elle se souvient de ce passé anonyme et ensoleillé et ne peut guère résister au plaisir sportif, capricieux, de montrer ses jambes, de découvrir avec un laisser-aller négligent de grande coquette, la naissance de ses cuisses où de frémissants coins de chair entrevus tout juste le temps qu'il faut pour troubler sans exagération et laisser le souvenir cuisant d'un paradis perdu.

Il y a un peu plus de vingt-six ans, cette petite fille voyait pour la première fois le soleil d'Amérique, à Douglas — nom prédestiné — dans le territoire du Kansas. Elle s'appela alors O'Haver, du nom de ses parents d'origine irlandaise. Quand ceux-ci vinrent s'établir à Pasadena, près de Los Angeles, elle jouait à la poupée avec Bebe Daniels, qui devait être sa compagne de longtemps. Voici dix ans, elle débutait avec Marie Prevost, autre compagne de sa destinée, à l'école des hautes études d'art plastique, à Pasadena. Mais née pauvre, elle devait subvenir aux besoins de sa famille et, pour ce fait, elle jouait le soir comme violoniste dans un cinéma de la ville. C'est vers cette époque qu'elles entreprirent toutes trois de tenter leur chance auprès de Mack Sennett, le dénicheur des étoiles en herbe. Comme on le voit, elles réussirent assez bien, et partagèrent leurs ébats avec Gloria Swanson.

Quand celle-ci, bientôt suivie de Bebe Daniels puis de Marie Prevost, quitta Mack Sennett pour de plus hautes distinctions, demeurant auprès de lui, elle devint la vedette de plusieurs comédies en deux parties. Il est curieux de signaler que dans cinq d'entre elles, elle incarnait un jeune boy monstachou.

Son premier rôle dans un grand film lui fut offert par Maurice Tourneur. Elle débuta avec lui dans *Le Chrétien*, interprétant le personnage de Polly Love. Après quoi nous nous souvenons de l'avoir vue dans quantité de comédies humoristiques telles que : *Dans la Chambre de Mabel*, *Le Neurasthénique*, *La Jouvenne de Tante Marie*, *Vive la Radio*, *The Nervous Wreck*.

La carrière dramatique la tentait cependant. Elle l'aborda avec un rôle secondaire dans *Le Prix de la Gloire*, un rôle de premier plan dans *Le Brigadier Gérard*, à côté de Rod la Rocque.

C'est alors que Jannings l'ayant remarquée comme une artiste digne d'un très grand avenir, la prit pour partenaire et lui fit interpréter le principal rôle féminin de *Quand la Chair succombe*.

Elle était lancée. Son nom se répandit bientôt pour devenir en peu de temps presque aussi célèbre que ceux de Clara Bow ou de Laura La Plante. Et le dernier film dans lequel nous l'avons vue, *Chicago*, dont elle était enfin la vedette, la montre réellement digne de celles-ci.

JEAN MITRY.

HOLLYWOOD - BOULEVARD

DANS un paysage apaisé que ne coupe nulle ligne, hormis celle de l'horizon, un chant triste qui dit la fidélité aux jours coutumiers, la vie sans aventures et sans émoi... telles sont les premières notes de l'œuvre si hautement évocatrice de Borodine, *Dans les Steppes de l'Asie centrale*.

J'avais toujours rêvé d'un film qui saurait me rendre toute la poignante et sauvage solitude enclose dans cette musique à la fois frénétique et nostalgique. *L'Image*, avec ses plaines hongroises ne m'avait, pas entièrement satisfait : il y avait encore trop voisine d'elle, la civilisation, et ses battements, tension artérielle accélérée.

Or voici que le miracle a pris possession de mes prunelles... *Tempête sur l'Asie*... Toutes les harmonies en rafales ou bien voilées comme des âmes monacales qui renoncent, ont tout à coup suscité la magie des notes entendues ailleurs... Ce qu'il y a de plus secret, de plus indicible dans cette musique russe m'est apparu au vol dansant des images... Les horizons illimités, les solitudes impubères dont le reflet m'avait été livré par Borodine, je les ai tout à coup violées et possédées tandis que *Tempête sur l'Asie* se déroulait...

Film inouï, puisqu'il surajoute aux impressions d'un art aussi intérieur que la musique.

Film rare puisqu'il suscite la magnificence de l'inexprimable. Qu'importe si notre esprit a besoin, pour vivre en société, de s'enfermer dans le lotissement de la bourgeoisie, si nous avons besoin d'ordre et que les Soviets renversent pour le moment les statues de la divine sagesse et de la placide raison. L'air de liberté les a saoulés comme une vodka qu'on leur refusait. Dédaignant les politiques temporelles, ce qui m'apparaît merveilleux dans ce peuple et qui tout à coup le rachète dans l'avenir (quand son ivresse sera cuvée), c'est d'avoir pu produire, au milieu d'une anarchie formidable, des œuvres si profondément imprégnées de beauté humaine.

Tempête sur l'Asie... Il faut voir ce film, encore jamais transcrit et qui fait lever tout un mirage de sensations.

Chef-d'œuvre? C'est bien vite dit et c'est là une épithète trop facilement apposée, comme ces articles de bazar, sur la chair mobile du film.

Tempête sur l'Asie n'est point parfait. Il est mieux que cela... il a l'irrégularité de ces chaînes de montagne qui ne se développent point selon les éléments d'une géométrie rationnelle... il a trop de personnalité, trop de violence, trop de tumulte et la puissance d'un dictateur l'habite. Jamais Pudovkine n'avait atteint ces âmes. Un artiste aux neuves réactions a contribué à sa victoire : Inkischinoff. C'est là un jeune premier qui ne semble pas poser complaisamment ces interminables premiers plans pour les petites filles avides d'une photo avec dédicaces.

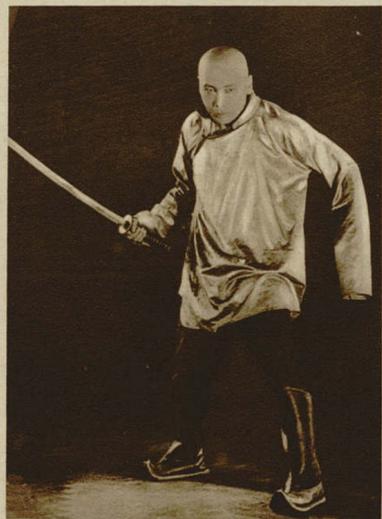
La Mongolie avec ses huttes, champignons géants jetés sur le désert des steppes; le marché avec ses Chinois mystérieux; les cérémonies sacrées; la bataille; les fêtes, autant de microcosmes au milieu de l'univers formel que représente *Tempête sur l'Asie*.

Plus près de nous, mais non moins superbe de personnalités, est *Le Village du Pêche*, autre film russe que l'on doit à une femme, Mme Olga Préobragenskaja. Cela se passe très loin et pourrait être une de ces sombres histoires que les naturalistes excellent à dépeindre... Et pourtant, ce fait divers, — un père amoureux de sa bru et conduit par sa passion jusqu'à l'extrême violence — est traité avec une telle intensité de couleurs, qu'on le subit jusqu'à la contrainte et que les personnages qui l'animent nous obsèdent et nous paraissent soudain très proches de nous malgré qu'ils soient fort différents pour le détail local et la manière de vivre. Quelle vision magnifique que celle du blé, ourlé par la brise, et comme elle dépasse en puissance tous les paysages que l'on nous a présentés jusqu'alors. La fête au village au relief. Quant à la fin, une fin romantique où roule au gré de l'eau une Ophélie nordique qui se souviendrait de *Trésor d'Arne*, elle purifie fort heureusement une œuvre qu'un sentiment indéfini me ferait peut-être préférer à *Tempête sur l'Asie*.

Enfin pour compléter ces œuvres mentionnons encore *La Volga en feu*, qui ne saurait être d'un mérite moindre que les deux films cités puisqu'il est de M. J. Taritsch, le metteur en scène d'*Ivan le Terrible* et *Neiges sanglantes* de MM. Kosinzoff et Trauberg, qui mettent en valeur dans un éclairage aux prolongements subtils des hommes qui ne sont, selon l'esthétique cher aux intellectuels des U.R.S.S., que des symboles : le révolutionnaire, le soldat, le général, etc... Voilà donc, sous quatre aspects fort distincts, les facettes d'un film russe actuel.

PIERRE HEUZÉ.

NOUS ALLONS VOIR DES FILMS RUSSES



Sur un scénario très simple mais d'une grande ampleur, le metteur en scène Pudovkine a réalisé avec "Tempête sur l'Asie" un film extraordinaire. Le sujet, c'est la libération de l'Asie du joug des Européens et c'est en "Tempête" que la révolte éclate balayant tout devant elle. Ce film de mouvement se double d'un documentaire de premier ordre : Pudovkine est un grand artiste.

"La Volga en Feu" de J. Taritsch, nous montre des épisodes de la lutte qui, à la fin du XVIII^e siècle, met aux prises catholiques et musulmans dans le bassin de la Volga. C'est un film d'une grande puissance dont l'intérêt est rudement soutenu du commencement à la fin. L'interprétation est remarquable avec I. Klukwin, Joukoff et Anna Woëzik.

"Neiges Sanglantes" des metteurs en scène Kosinzoff et Trauberg, c'est encore l'histoire d'une rébellion : celle des Décembristes. L'atmosphère, le milieu, ont été rendus avec une extraordinaire vérité et les scènes de mouvement sont de toute beauté. L'acteur Sobolowski est parfait et Sofia Margarill possède un jeu extrêmement nuancé.

Avec le "Village du Pêche", la production russe de si haute qualité qui nous est présentée abandonne la mise en scène à grands mouvements de foules pour nous conter une simple et tragique histoire paysanne. Mais avec quels moyens visuels et quelle richesse d'interprétation ! Le type du fermier Shéronine restera comme un des plus puissants de l'art cinématographique de notre époque.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

Le merveilleux roman de ma vie...

par
Pola Negri

Princesse Mdivani

LES CONFIDENCES D'UNE GRANDE VEDETTE DE L'ECRAN AUX LECTEURS DE CINÉMONDE

6. (1)

Mon prince

Je quittai à regret mon petit château de Seraincourt, car mon foyer est en Californie, peut-être pour toujours. Dans tous les cas, je suis retournée à ma maison de Beverly Hills avec mon mari; les joies conjugales m'accueillent après la journée de travail.

Ce fut mon dernier engagement à Hollywood et le film que j'achevais me rendit libre. La cage était ouverte, l'oiseau s'envola.

Mes projets? Ils sont très avancés, car j'ai été très occupée en Europe, ces temps derniers. Je suis en train d'organiser une grande société, appuyée par un syndicat de capitalistes puissants. Je n'ai plus besoin de me hâter pour faire les films que je veux produire. Je puis prendre tout le temps nécessaire et je dispose des moyens de le faire aussi beaux que possible.

Mon programme

Deux films par an; c'est tout ce que je ferai. J'ai été très encouragée par M. Bernard Shaw, qui m'a donné l'autorisation de filmer son drame *César et Cléopâtre*. C'est une joie pour moi. Mais ce ne sera pas mon premier film. Je vais débiter par le roman d'Alexandre Dumas, *Le Collier de la reine* (2) dont les travaux commenceront le 1^{er} avril. Le drame de Bernard Shaw suivra et j'espère que ces deux films seront les plus grands de ma carrière.

Pour la première fois de ma vie, il me sera possible de travailler selon mon inspiration. Quoi de plus doux pour une artiste? Avec deux thèmes aussi nobles, comment échouer? Comme Charlie Chaplin, je pourrai détourner mes yeux des considérations commerciales de la production des films et les fixer sur la beauté et la vérité de mes œuvres.

Le plus grand amour de ma vie

Un grand poète anglais a écrit: Il y a deux tragédies dans la vie: ne pas obtenir ce que l'on désire et l'obtenir. Peut-être ma tragédie a-t-elle été de cet ordre: j'ai toujours réussi à obtenir ce que je voulais et j'ai été heureuse dans ma carrière artistique depuis que Max Reinhardt m'appella à Berlin pour jouer le rôle principal de son magnifique film: *Sumurun*.

Il y a dix ans que cette unique occasion me fut offerte. Si mon travail depuis a été difficile, il l'était encore plus avant, lorsque je m'efforçais de toute mon âme à devenir une grande actrice. Je me souviens encore de mon émotion lorsque je fis mes débuts, à seize ans, au Petit Théâtre de Varsovie. Je sortais du Conservatoire et mon salaire atteignait la somme princière de 100 roubles par mois. Mais, en 1913, le rouble avait une grande capacité d'achat et, avec cette somme, j'étais dans une situation aisée.

Quand je reçus mon premier mois, je crus être en possession d'une fortune. Je courus tout le long du chemin jusque chez moi, en tenant mon argent serré dans la main et, en arrivant, je me jetai sur un canapé, où je pleurai de joie au moins dix bonnes minutes.

Je sentais que j'étais réellement sur le chemin de la gloire et mon salaire en était la preuve tangible à mes yeux. J'étais si contente que je n'osais dépenser cet argent.

J'aimais le rôle que l'on m'avait donné; je le vivais, tant je le sentais intensément, sur la scène. Les vivats qui m'accueillaient ne me faisaient pas perdre la tête. Après l'émotion, je devenais froide et maîtresse de moi.

Je jouai le rôle principal dans *Hannelé*, une pièce de Gerhart Hauptmann, le grand dramaturge. J'avais répété mon rôle pendant des semaines et je le savais à la lettre, mais, au moment de paraître la première fois sur la scène, je devins si nerveuse que je pus à peine l'articuler. Je tremblais tellement que je craignais que le public ne vit mes dents claquer.

Avec un effort immense, je me ressaisis et, contrôlant mes nerfs, j'entrai dans mon rôle. Quand le rideau tomba, je savais que j'avais fait une bonne impression. Ce fut en réalité un triomphe. Les autres acteurs m'étouffèrent de baisers et de caresses et, dans ma loge, je reçus les compliments de tout le personnel du théâtre, jusqu'au directeur.

Les baisers et les caresses de ma mère me réjouirent le plus. Ma petite Pola est maintenant une grande

actrice, ne cessait-elle de répéter. Je suis fière d'elle. Nous pleurons ensemble de joie. Ce soir-là, je ne pus dormir. Notre petit appartement était bondé de fleurs, envoyées par des amis et des connaissances.

Je n'oublierai jamais le déjeuner du lendemain de mes débuts. Ma mère m'apporta au lit une tasse de café avec les journaux, qui contenaient tous de brillants comptes rendus. Ma mère me lut les critiques deux ou trois fois et je les lus et relus aussi.

A la Croix-Rouge

J'étais si contente que je sautai du lit et me mis à danser dans la chambre. L'après-midi, une douzaine de visiteurs vinrent me voir, amis et parents, maintenant que j'étais devenue une actrice reconnue. Comme notre petit appartement était situé au septième étage d'une des plus vieilles maisons de la Sanatorska Uliza et qu'il n'y avait pas d'ascenseur, ceux qui venaient me complimenter, après avoir monté ces étages, ne manquaient certainement pas de sincérité.

Notre appartement ne comportait que quatre pièces; il était toujours plein de fleurs, car je préférais en acheter que de faire toilette. Il me fallait être entourée de beauté à mon retour des répétitions dans le théâtre sombre et maussade. Je n'ai jamais été si heureuse dans ma vie que durant cette époque.

Varsovie est une grande cité, d'un million d'habitants, mais rarement une pièce y tient l'affiche plus de trois ou quatre semaines. Aussi, presque immédiatement après la première représentation de *Hannelé*, nous commençâmes les répétitions de *Staby Pastenskie*, un drame d'Alexandre Fredro, un des plus grands auteurs polonais.

A cause de mon succès dans *Hannelé*, on me donna le rôle principal d'Amela, rendu célèbre par Nodyeska. Et, trois semaines après mes débuts, je parus dans ce rôle au Petit Théâtre.

Mon second rôle fut encore mieux reçu que le premier. J'avais évidemment fait une excellente impression, car tous les critiques dramatiques me portèrent aux nues et le directeur du Théâtre Impérial — le plus grand de Varsovie — m'offrit un contrat d'un an pour jouer à son théâtre, avec un salaire plus considérable.

Naturellement, j'acceptai, car jouer au Théâtre Impérial était mon rêve le plus cher. Quand je rentrai avec la nouvelle que j'étais engagée au Théâtre Impérial à 150 roubles par mois, il me sembla que j'avais atteint le but de ma vie.

Mon année au Petit Théâtre fut une année de travail acharné. Je devais être aux répétitions à dix heures du matin et l'on jouait tous les soirs, y compris le dimanche. Pas de temps pour s'amuser. Ma mère était constamment avec moi, m'accompagnant généralement au théâtre. Les mois passèrent rapidement jusqu'à l'été quand retentirent les premiers grondements de la guerre.

La mobilisation amena une grande surexcitation, et les premiers jours d'août eurent lieu de grandes manifestations. La déclaration de guerre provoqua la fermeture des théâtres, et le Petit Théâtre, où j'étais employée, fut converti en un hôpital.

Je m'engageai comme infirmière volontaire et commençai immédiatement la préparation ardue qui était nécessaire à ce rôle difficile. C'est heureux que la réouverture du théâtre, quelques semaines après, me rappela à ce caprice. Je n'étais pas assez robuste pour la tâche d'infirmière et je suis sûre qu'elle m'aurait épuisée. Je continuai toutefois mon service à la Croix-Rouge et fut envoyée à un des hôpitaux pour écrire les lettres des blessés et malades. Je passais plusieurs heures chaque jour à envoyer des messages à leur famille.

La plupart de mes amies étaient assignées aux salles pour officiers, mais je préférais aider les simples soldats dont la majorité ne savaient écrire. Ce me fut une grande révélation; j'appris la signification du mot le plus sublime de la langue: le devoir.

Comme patriote polonaise, j'envisageais la guerre avec des sentiments mêlés; je n'avais pas de préférence envers les Allemands ou les Russes. Comme mes compatriotes, j'espérais une libération éventuelle de la Pologne, espoir encore vaine de nos jours.

Nous apprimes d'abord la nouvelle d'une grande victoire russe. La Prusse orientale avait été envahie et partout l'on entendait retentir des cris: «A Berlin! A Berlin!» Mais, après le succès des Allemands à Tannenberg et aux Lacs Masuriques, la vérité fut connue

et Varsovie reprit peu à peu sa vie normale à mesure que la guerre se prolongeait.

Je retournais au théâtre. Un horizon plus vaste s'ouvrait à mon esprit au point de vue de l'art dramatique et je devenais de jour en jour plus expérimentée. Quelque chose en moi me poussait à de plus grands efforts. Quand mon engagement expira au Petit Théâtre, j'entrai au Théâtre Impérial, accompagnée des bons vœux de tous mes camarades. La jeune adolescente de seize ans était devenue la jeune femme de dix-sept. Je ne connaissais rien du monde en dehors du théâtre et je me demandais souvent comment j'eus le courage de persévérer.

J'avais goûté au succès, car, en outre de *Hannelé* et du drame d'Alexandre Fredro, j'avais joué *Sumurun*. Bien que la Russie fût en guerre contre l'Allemagne, on avait choisi un drame allemand pour mes débuts au Théâtre Impérial, *La Fin de Sodome*, par Hermann Sudermann. Su. Iermann est un de mes auteurs favoris. J'avais lu plusieurs fois son *Cantique des cantiques* et le rôle principal de *La Fin de Sodome* me plaisait infiniment.

Le soir de mes débuts et de la première représentation arriva; il y eut la surexcitation habituelle: fleurs, compliments et craintes. Les critiques furent plus qu'indulgents. Je me réveillai le lendemain non pas seulement caressée, mais reconnue comme une artiste polonaise du plus grand talent.

La philosophie de l'amour

C'est en partant de ces débuts que j'ai atteint à ma position actuelle. L'année dont je parle, quand je sortais de l'enfance, fut la plus remarquable de ma vie. J'avais beaucoup lu, mais j'étais en réalité innocente et naïve. Je travaillais avec beaucoup trop de zèle pour avoir le temps de tenir compagnie aux hommes, et lorsque j'allais à des dîners ou dîner en ville, j'étais toujours chaperonnée.

Quand je n'étais pas aux répétitions ou étudiant des rôles, au théâtre ou chez moi, je m'occupais de me faire mes robes. Je n'étais pas assez riche pour acheter mes toilettes dans les magasins de confections. Heureusement, j'ai quelque habileté à l'aiguille et j'étais toujours la mieux habillée de notre troupe.

On a dit que j'étais belle. Je ne saurais dire si c'est vrai. Je ne donnais guère d'attention à mon apparence naturelle. Mais comme je grandis en âge, je ne fus pas sans m'apercevoir que l'autre sexe témoignait indubitablement le désir de se trouver en ma compagnie. Mais la société des hommes ne me procura pas grand plaisir; je préférais l'étude à leurs flatteries.

Je n'avais jamais songé à l'amour, lorsqu'à la fin de cette année je rencontrai le jeune peintre polonais que j'ai déjà parlé. Et comme mon récit revient à l'amour, je vais terminer en disant ce que je pense à ce sujet, ce grand sujet.

L'amour est après tout la plus grande chose de la vie. Je ne désire pas être incomprise. Je ne suis pas une femme légère, inconstante et infidèle. Mais je crois que la femme peut aimer plus d'une fois dans sa vie; pas toutes les femmes, cependant, car il en est qui sont d'un moule différent des autres.

La plupart de nos œuvres littéraires classiques ont été inspirées par le thème du dévouement constant de la femme pour un seul homme et de l'amour qui dure au-delà de la vie même. C'est peut-être l'amour idéal, mais pour une femme qui est artiste, de tempérament et de caractère, l'amour peut frapper à plusieurs portes et n'en sera pas moins sincère s'il vacille, chancelle et s'éteint finalement en un souvenir tendre et parfumé.

Il me semble quelquefois que je n'ai vraiment aimé que l'amour et non l'individu qui en était le médium ou duquel il s'inspirait. La joie que donne l'amour, les élans généreux qu'il provoque, les actions nobles et désintéressées qu'il inspire, telles sont les émotions que l'amour m'a souvent suscitées. L'expérience de l'amour est un trésor. Elle impartit à la vie plus de maturité; elle développe le caractère et, tant qu'il dure, l'amour est la merveille de l'âme. L'amour ne peut jamais mourir, bien qu'il tremble, chancelle, s'évanouisse, disparaît... Mais il renaît toujours...

J'ai aimé mon premier mari, le comte Dombki; j'ai adoré Valentino; j'avais une profonde affection pour Charlie Chaplin. Mais Serge Mdivani est pour moi plus qu'eux tous. Mon amour pour mon mari est le plus grand amour de ma vie. (Fin.)

Copyright by Cinémond et Opera Mundi Press Service 1929.

NOTRE FILM PARLANT



Si est une artiste américaine qui a rapidement conquis la popularité, c'est bien Dorothy Sébastian. Aussi, croyons-nous être agréables à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux différentes attitudes de la jolie Dorothy se livrant à ses premières occupations de printemps. Cette jeune fille a adopté pour le jardinage un costume pratique et seyant... soit qu'elle rentre dans son « bungalow » chargée de maints ustensiles jardiniers, soit qu'à califourchon sur la niche de son chien elle s'évertue à repeindre la maison du toutou, elle est toujours gracieuse et... photogénique.

Que ne nous a-t-on pas raconté sur les prodiges que

doivent accomplir les pourvoyeurs du cinéma américain? Il paraît que Lucien Hubbard, qui tourne actuellement *L'île mystérieuse*, de Jules Verne, à Hollywood, demanda récemment qu'on lui fournisse « 500 mains » pour l'épisode de la découverte par le capitaine Nemo d'une terre sous-marine habitée. On imagine qu'il a fallu beaucoup de temps et de démarches au département des recherches du studio pour trouver dans les cirques et music-halls des États-Unis cette multitude de figurants minuscules, mais, tout de même au bout d'une semaine le bataillon de nains était au complet.

Bessie Love posait devant le photographe. Comme elle portait un costume sport et une chemise très masculine: « Je crois, dit-elle, qu'une cravate ferait bien ».

Eddie Nugent qui était présent, lui offrit galamment la sienne. « Merci », dit Bessie Love, mais il me faut un bouton de col. « Nugent fit le sacrifice du sien, puis il se précipita vers la porte. « Où allez-vous? lui cria l'artiste. — Jem'en vais, j'ai peur que vous me demandiez autre chose. »

Les policemen de Los Angeles semblent assez indulgents pour les jeunes étoiles féminines. Harry Brundige,



Dorothy et le Prince

journaliste, se rendait aux studios à 100 kilomètres à l'heure quand un motocycliste en uniforme le rattrapa.

— Excusez-moi, Monsieur Bessie Love à midi, avec Anita Page à 1 heure et demie, avec Joan Crawford à 3 heures et avec Léila Hams à 4 heures.

— Filiez donc, mais pas de scandale n'est-ce pas.

Le *Merle*, ce printemps siffle à pleine voix: il a mué et son plumage est plus séduisant que jamais. Notre amusant confrère, admirablement présenté et rédigé, sautille maintenant à pleine pattes dans les plates-bandes littéraires.

Le cinéma attire *Le Merle*: la chronique hebdomadaire de Robert Desnos est un régal poivré et les critiques de films seront appréciées des amateurs de rudes vérités exprimées avec talent.

« *Le Merle* », nouvelle manière paraît chaque vendredi et son rédacteur en chef demeure, bien entendu, Eugène Merle.

(1) Voir *Cinémond* N° 22, 23, 24, 25, 26.

(2) On sait que les événements ont bouleversé ses prévisions.

En potinant avec nos lecteurs

Et BATA. — Avons reçu votre lettre que nous avons adressée à Bébé Morlay.

BRUNE DACTYLO, LYON. — Liane Haid et Agnès Esterhazy sont les principales en éreptes du film *Le Chevalier d'Eon* que va prochainement présenter Aubert. La mise en scène de ce film est de Carl Gräpe.

TATANT DAÉAN. — J'ai essayé de lire votre lettre au microscope, mais votre écriture est si fine que je n'ai pu en déchiffrer une seule ligne. Écrivez-moi à nouveau mais cette fois-ci plus lisiblement.

ALBRECHT VON KLUGENBERG. — Non Amy Ondra n'est pas Française, elle n'est pas née à Berlin mais à Prague. C'est la première étoile du cinéma tchécoslovaque. Vous la verrez dans *Année de Montparnasse* d'at elle a tourné plusieurs extérieurs à Paris. Son principal metteur en scène est son copatritote Charles Lamack; mais parfois même Maurice Dekobra vend ses scénarios aux sociétés de films. Parfois il cède les droits d'adaptation de ses romans comme par exemple pour *Mon cœur aavalenté* et *La Madone des siècles*, parfois il vend des scénarios originaux comme celui de *Quartier latin*. Vous aussi vous pouvez vendre des scénarios, il suffit d'en écrire qui soient très intéressants et très cinématographiques, de les soumettre à une firme cinématographique qui ne manquera pas de vous acheter ceux qu'elle trouvera intéressants. Mais voilà, il n'est pas donné à tout le monde de trouver des sujets aptes au cinéma, et puis, il faut connaître la technique du film.

CHEVALERESQUE. — Je signale que vous aussi désirez correspondre avec d'autres lecteurs de *Cinémonde* résidant à l'étranger. Vous vous transmettez les lettres reçues à nos bureaux.

SERGE. — Merci de votre mot aimable. Pierre Blanchard est né en Algérie, à Philippeville.

L'adresse de M^{me} Cresté est la suivante: M^{me} Cresté, 19, avenue Gambetta, Paris.

NATALIO SOUZAKA. — Flapper est un mot américain qui désigne la jeune fille américaine moderne, exubérante et dévergondée. Nous avons publié un article sur les vedettes d'Hollywood, personnelnant 4 les flappers dans les films américains.

LUCIA DE LAMMERMOOR. — Je suis très touché de votre mot aimable. Pauline Fredrick semble avoir abandonné le cinéma. C'est dommage, car c'est une excellente artiste. L'avez-vous vue dans *La Femme de quarante ans*, c'est son meilleur film. Sessie Hayakawa n'est pas mort; elle a été délaissée pendant quelques mois le cinéma pour faire une tournée théâtrale à travers les États-Unis, il est revenu au studio et tourne actuellement à New-York un film parlant: c'est Henri Baudin qui interprétait le rôle de *Armand* dans le film réalisé par André Hugon, d'après le roman de Félicien Champaur.

LUCKY BOY. — J'ai communiqué votre lettre à notre rédacteur en chef qui a pris bonne note de vos remarques. C'est en tenant compte des observations émises par nos lecteurs que nous retonner *Cinémonde* encore plus parfait. Pour vous remercier de votre mot aimable, je m'empresse de vous donner les adresses suivantes: Suse Vernon, 45, boulevard Souff, Paris; Dolly Davis, 40, rue Paulier-Delorme; Ami a Page, Studio Metro-Goldwyn Mayer à Culver City, Californie. Nous parlerons dans un prochain article de Suse Vernon qui, actuellement, est une des vedettes françaises les plus remarquées. Mais vous, ne m'importez pas par vos questions. Je suis au contraire très content lorsque je reçois des lettres comme la vôtre.

LA VILAINE GRINCHUEUSE. — Vous méritez bien ce surnom, car votre lettre est très acerbé. Je ne suis pas un homme terrible comme vous le prétendez. Nous parlerons de René Héribel, Edmonde Guy, Mona Goya, Suse Vernon lorsque l'actualité le demandera. Enfin vous n'avez pas l'attention de faire du cinéma bien que vous soyez photogénique. Vous êtes la première lectrice raisonnable que je reçoive de depuis l'ouverture de ce courrier. Au revoir Grinchueuse!

UN LIANIANGISOPHILE. — Nous avons publié un portrait d'Annabella dans un des premiers numéros de *Cinémonde*. Cette jeune artiste, qui pour ses débuts, interprétait le rôle de Violine Fleury dans *Napoleon* et que vous venez de voir dans *Trois jeunes filles nues* va bientôt tourner dans un nouveau film dont le titre n'est pas encore arrêté; vous pouvez procurer les 10 premiers numéros de *Cinémonde* moyennant 1 fr. 10 par exemplaire.

JEAN DES VOSTES. — Rassurez-vous, j'ai beaucoup de courage. Écrivez aux artistes français et demandez-leur directement de vous dédicacer vos photos. Je ne puis vous mentionner ceux à qui vous pouvez vous adresser actuellement, car la liste serait trop longue. Conchita Montégro qui vient de tourner dans *La Femme et le Pantin* est actuellement à Berlin; vous pouvez lui écrire par l'intermédiaire des *Cinémomans*, 8, boulevard Poissonnière. Vous désirez correspondre avec les lecteurs de *Cinémonde*, aussi je révèle votre véritable identité (Jean Schirmer, 3, rue Antoine-Hirault, Epinal, Vosges).

MARQUITA. — L'ancien Dalaïace tourne actuellement dans *La Tentation* que met en scène René Leprince; 2^e parmi les films tournés par Jaque Catelein, je vous signale: *Le Vertige*, *Le diable au cœur*, *Le marchand de Plaisir*, *L'Inhumaine*, *La galerie des monstres*. Il tourne actuellement *Nuits de Princes*, que met en scène Marcel L'Herbier; Enrique Rivero habille, 142, avenue de Villiers, Paris, vous pouvez lui écrire à cette adresse.

RABAHU TILU. — 1^{er} G'nica Misirio est Roumain d'origine, il a tourné dans *Films*; 2^e vos qu meilleurs est trop insérés pour que je puisse vous y réparer. Je me demande quel intérêt peut avoir pour vous l'état civil réel des artistes américains.

MARCELLE B. — 1^{er} William Boyd, Jetta Goudal, Teodore Koshoff, Victor Varoux sont les principaux les éreptes du film par Cecil B. de Mille *Le Badrier de la Folie*; 2^e voici les adresses de Jaque Catelein, 63, boulevard des Invalides, Paris et de Jean Murat, 20, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine; 3^e ce n'est pas Berthe Jalabert qui interprète le rôle de la mère dans *Verdon, visions d'histoire* mais M^{me} Jeanne-Marie Laurent; 4^e Nicolas Rimsky est né en Russie, vous n'avez qu'à adresser votre film à l'Intégral Film, 26, rue Bassano.

LUCIEN FOMER. — Le cinéma Plaza doit ouvrir le mois prochain avec un spectacle composé de films sonores. Il se trouvera chain avec un spectacle composé de films sonores. Il se trouvera chain avec un spectacle composé de films sonores. Il se trouvera chain avec un spectacle composé de films sonores.

DAMLY. — Pour écrire à Bébé Morlay, vous n'avez qu'à adresser

des jeunes Filles. Vous pouvez lui écrire par l'intermédiaire des Films Sofar, 3, rue d'Anjou, Paris; Hollywood se trouve en Californie, à 7 milles de Los Angeles.

MAURICE ORSE. — J'ai lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt car elle renferme des idées fort intéressantes. Il est regrettable qu'une initiative comme la vôtre ne soit pas soutenue et aidée par tout le monde. Vous avez eu parfaitement raison en créant un patronage laïque et en y donnant des séances cinématographiques. Le choix de vos films est très judicieux. *Verdon visions d'histoire*, *Sans famille*, sont de très beaux films desquels vos spectateurs peuvent tirer des idées très moralisatrices. Vous pouvez procurer d'autres films documentaires, ainsi *La croisière noire* à la C. U. C. 40, rue Vignon. *Vingt mille lieues sur les mers* (croisière du *Duguay-Trouin*) chez Aubert, 124, avenue de la République. *Moana, Alona, Chang* chez Patamonti, 63, avenue des Champs-Élysées. *Au cœur de l'Afrique* sauro, Gaumont, 35, rue du Plateau. *L'Afrique mystérieuse*, Universal, 12, rue de la Tour-des-Dames. *Perdus au Pôle* Fox Film, 17, rue Figalle, quant au film de *Vahla* il a été présenté par un groupe communiste dont j'ignore l'adresse. *Résurrection de Tolstoï* a été éditée par les Artistes associés, 24, rue d'Aguesseau. Allez, bonne chance, et tous mes vœux de réussite pour votre initiative.

VOLEZ. — Vous pouvez écrire à Amy Ondra en adressant votre lettre aux Films Sofar, 3, rue d'Anjou, Paris; affranchisez comme pour l'étranger; vous pouvez lui demander une photographie, elle vous l'enverra très certainement.

ZIZI. — Voici les adresses demandées: Charles Rogers, Studio Famous, Players Lasky, à Hollywood, Californie; Eric Barclay, 15, rue du Cirque, à Paris. Vous reverrez bientôt Charles Rogers dans *Le cœur et la dot*.

GRON. — Vous pouvez écrire à Raquel Meller en adressant votre lettre au Palace, 6, faubourg Montmartre. Votre artiste préférée joue actuellement dans ce music-hall. Je ne puis vous assurer si elle donnera satisfaction à votre demande.

ODETSE. — Vous pouvez écrire à Pierre Blanchard, 1, rue Gabrielle, à Paris et à André Roanne, à Paris. Le dernier film tourné par Pierre Blanchard a pour titre *En 1812*, et sera bientôt édité en France par Luna Film; quant à celui tourné par André Roanne il a pour titre *Année de Montparnasse* et vient de passer en exclusivité à l'Impérial.

ANDRÉE G. RUE DE MONTEUIL, PARIS. — Voici quelques adresses de studios parisiens: Studios Réunis, 6, rue Francœur; Studio Gaumont, 51, rue de la Villette; Studio de Billancourt, 21 du Point-du-Jour; à Billancourt; Studio des Cinéromans, à Joinville; Studio Eclair et Menchen à Epinay.

LELTY. — 1^{er} Vous avez raison, on a tourné très peu de films dans les Pyrénées: c'est pourtant une province très riche en sites merveilleux et il est regrettable que nos metteurs en scène n'aillent pas tourner leurs extérieurs en cette contrée. Je vous signale plusieurs films sur Lourdes: Julien Duvivier a tourné un film intitulé *La tragédie de Lourdes*, dans lequel on pouvait voir des paysages pyrénéens splendides tels que le cirque de Gavarnie et des vues de montagnes sauvages. Il y a aussi *Cachucha fille basque*, réalisé il y a plusieurs années par Maurice Chaillet, *Ramuncho* qui fut adapté de Pierre Loti et tout dernièrement *Orchidée danseuse* de Léonce Perret; 2^e Maria Dalbacem semble avoir abandonné le cinéma depuis le film *La grande amie* qu'elle a tourné sous la direction de Max de Rieux. Elle se consacre entièrement à la danse. Avec toute ma sympathie.

JEANNE D'ARC. — Allons, maintenant, nous sommes deux vieilles connaissances. Je me sens beaucoup moins intimidé que la première fois que je vous ai répondu. Vous désirez savoir l'adresse de Géo Leclercq, la scène, 13, rue Simon-Denierre, Paris; le film *Les croisés* est mis en scène par Dimitri Kirsanoff avec la collaboration de Joe Hamman. C'est une très importante production dont la réalisation demandera de longs mois.

LA FEMME DE NULLE PART. — Je vous remercie de votre aimable lettre et des renseignements qu'elle me communique; comme vous pouvez vous en rendre compte, je n'ai pas manqué d'en faire un bon usage. Puisque vous aussi vous faites partie de la corporation cinématographique, vous avez dû voir le film de Louis Delluc qui vous a inspiré votre pseudonyme. Avez-vous vu *Fidèle* du même réalisateur.

VIVE PIERRE BLANCHARD. — Votre artiste préférée est le beau frère de Louise Lagrange. Vous les verrez tous deux dans le film, *La marche nuptiale*, réalisé par André Hugon, d'après l'œuvre de Henry Bataille.

AME SLAVEY. — Dina Gralla est une artiste allemande pleine d'entrain et de fantaisie qui a joué dans *Amour ou non* mises en scène aux côtés de Lilian Harvey et dans *L'archiduc* et la danseuse où elle avait comme partenaire Werner Pittschau; vous la reverrez bientôt dans un film intitulé *Haut les mains je veux ton cœur* que présentera bientôt une nouvelle société la Servas Film.

SO-HA. — Votre pseudonyme cache un enthousiaste de la chimie. Oui Jaque Catelein est célibataire. C'est Sarah Bernhardt qui interprétait le principal rôle du film *Mères Françaises*.

CNÉ I. 2. 3-4. 5. — Adressez-nous la somme de 16 francs et nous vous enverrons les numéros de *Cinémonde* que vous manquez, dont vous nous redonnerez la liste lors de votre nouvelle commande.

L'HOMME AU SUNLIGHT.



Ce geste harmonieux de Francesca Bertini, dans *La Possession* évoque les gracieuses Bacchantes de la statuaire antique.

vos lettres à l'Intégral Film, 26, rue Bassano.

MAX RAYMOND. — 1^{er} Vous pouvez écrire directement à Jaque Catelein dont nous avons donné déjà à plusieurs reprises l'adresse. Consultez les derniers numéros de *Cinémonde*; 2^e Pour tourner un film il faut compter en moyenne deux mois, mais la durée de la réalisation dépend de l'importance du sujet. Certains metteurs en scène tournent une production en quinze jours; d'autres, comme Abel Gance, mettent, trois ans pour faire un film. En moyenne, il faut compter huit à dix semaines.

ISNA. — C'est exact vous ne verrez pas *Raspoutine* en France, la censure ayant avec juste raison refusé de donner son visa à ce film dont l'action morbide est loin d'être morale. Avouez qu'il y a d'autre sujet à porter à l'écran que la vie du moine diabolique. C'est Nicolas Mankoff qui, dans la réalisation de Ludwig Berger, incarnait Raspoutine. Diana Karenne personnifiait la Tsarine et Jack Trévor, le prince Youssoupoff. Si vous tenez voir ce film, allez en Belgique où il est autorisé, car il ne sera pas autorisé en France. En cela j'approuve pleinement la censure.

NINI-PATTE-EN-AIR. — Quel étrange pseudonyme que le vôtre. Je doute fort que vous puissiez rencontrer Jaque Catelein chez lui, car il est très occupé au studio. Écrivez-lui, cela vaudra mieux. Merci pour votre sympathie. Au revoir, petite Nini, faites attention de ne pas avoir le sang à la tête.

SIMONY L'AUSTRALIENNE. — Vous avez raison d'aimer Carmen Boni, car c'est une excellente artiste. C'est une des rares vedettes qui ait fait honneur au cinéma italien. Pourquoi voulez-vous faire du cinéma, puisque vous-même reconnaissez que vous n'êtes pas photogénique. Allons, abandonnez ce téméraire projet. Naturellement Pierre Batcheff est photogénique, sans cela il ne pourrait faire du cinéma. La photogénie est pour un artiste d'une qualité primordiale.

UN ROUSSEURIER. — J'ai communiqué votre lettre à nos directeurs. Croisez-vous qu'un journal quel qu'il soit peut vivre sans publicité. C'est impossible et l'exemple que vous me citez est faux, car il n'est pas un journal qui n'ait pas de la publicité; elle est plus ou moins déguisée, mais c'est toujours de la publicité. Si nous redonnons toute publicité, nous serions obligés de majorer notre prix de vente et je crois que si nous vendions *Cinémonde* 2 francs, beaucoup de lecteurs seraient mécontents. Lorsque, grâce à ses lecteurs et surtout à ses abonnés, *Cinémonde* connaît une grande prospérité, il pourra paraître sur 20, 24, 28 et même 32 pages et alors le texte sera des plus copieux. Allons, rousseurier ne grognez plus!

OH KATE DE NAYV. — Votre vedette préférée est allemande. Elle a paru dans *Les Fédérés* où elle interprétait le principal rôle féminin et vous la reverrez bientôt dans *La République*.



Les Tisserands sonnent le tocsin pour appeler tous leurs camarades à la révolte.

A propos d'un film interdit

Les Tisserands

LES Tisserands avaient passé le cap dangereux de la censure. Pour une fois, émue sans doute par une belle œuvre, Anastasia avait laissé de côté ses ciseaux, et M. Tedesco, le jeune et actif directeur du Vieux-Colombier, n'avait pas hésité à l'offrir au public, sans aucune arrière-pensée. Il ne songeait pas au scandale politique. Pourtant, le scénario des *Tisserands*, adapté de la pièce célèbre du grand dramaturge allemand Gerhardt Hauptmann, est tiré d'un fait historique: la révolte des tisserands malheureux des villages de Silésie.

Voici, en quelques mots, l'histoire: les tisserands, poussés à bout par la faim, vont se soulever contre leur maître qui veut diminuer leurs salaires de moitié, à cause de la terrible concurrence des machines nouvelles. Mais il leur faut un chef, un meneur, dirait-on aujourd'hui. Ils le trouvent dans la personne d'un jeune homme qui revient du service militaire, fort et bien portant au milieu de toutes ces faces amaigries. Il leur apprend un chant de révolte, indispensable pour entraîner les hommes. Et, peu à peu, gagnés par l'ardeur et le courage de leur jeune chef qui, lui, est animé peut-être plus par un amour déçu que par la haine, ils se groupent, et, une fois en force, démolissent la maison du maître et vont briser les machines du village voisin. La troupe tire sur eux. Dans le soir qui tombe, on voit, en ombres chinoises, les tisserands qui, vaincus par l'inutilité même de leur révolte, regagnent leurs pauvres maisons... Et cela, en images fortes et brèves, qui ne contiennent aucune littérature malsaine.

Mais on pourrait trouver, en cherchant bien, des intentions révolutionnaires dans le plus sentimental des films américains. A plus forte raison dans celui-ci, et comme un premier incident avait mis la puce à l'oreille des gens qui sont toujours à l'affût d'une batterie, l'autre soir, un pugilat eut lieu qui fit interdire le film par la Préfecture de Police, dans son ressort, comme «pouvant nuire à l'ordre public».

Et voilà comme, pour une poignée de perturbateurs, l'écran parisien est privé des représentations d'une belle œuvre.

Les disques

L'enregistrement complet de Tristan et Isolde de Wagner en vingt disques chez Columbia, celui de Petrouchka, de l'Oiseau de Feu et de Pulcinella de Stravinski par la même firme, voilà l'événement de la saison phonographique.

Pour ce qui est de Tristan, c'est un splendide. C'est la première fois qu'un enregistrement de cette envergure est réalisé avec une aussi parfaite cohésion entre les chanteurs, l'orchestre et la personnalité du phonographe. Mais les éditeurs ont pris la mesure de leur engagement moral dont nous ne les tiendrons pas quittes: ce qu'ils ont pu faire pour Wagner, ils doivent le réaliser pour les chefs-d'œuvre de notre musique.

Les disques de Stravinski ne sont pas moins satisfaisants. Stravinski, qui fut l'un des premiers musiciens à comprendre la valeur d'art de la musique mécanique et qui s'intéressa de très bonne heure au phonographe et au pleyela, a dirigé lui-même l'orchestre et présidé à l'enregistrement. Sa musique se prête d'ailleurs éminemment à l'enregistrement phonographique, et quiconque veut prendre contact à la fois avec l'art de Stravinski et «l'art du phonographe» trouvera dans les trois disques de Petrouchka, les quatre disques de l'Oiseau de Feu et le disque des fragments de Pulcinella ample matière à contenter sa curiosité. Le Sacre du Printemps (ou tout au moins des fragments de celui-ci) est sous presse.

Dans la même collection, Francis Poulenc pour ses Mouvements Perpétuels. On sait l'amour de Poulenc pour le phonographe: ses articles d'arts phoniques en portent témoignage. Le phonographe le lui rend bien. Le compositeur qui a joué lui-même ses pièces au piano devant le microphone a un toucher phonogénique en diable. De tous les disques de musique de chambre contemporaine actuellement édités — et le choix est déjà vaste — les disques de Poulenc sont les plus savoureux.

ACHAT — RÉPARATIONS — VENTE

Une petite Française qui trouve la fortune en Angleterre

De notre correspondant particulier de Londres

M. JAMESON THOMAS, dont j'ai déjà parlé ici même, tourne en ce moment le premier rôle dans *The Feather*, un nouveau film anglais, mis en scène par Leslie Hiscott, aux studios Alliance, à St-Margaret's. C'est le premier film qu'entreprend M. Thomas depuis que son contrat avec la British Internationale Pictures est terminé. C'est à ces studios que je l'ai rencontré l'autre après-midi, en compagnie de sa nouvelle partenaire: Miss Vera Flory.



Miss Flory est une charmante blonde, Française de père et Russe de mère, dont les yeux bleus sont pleins de mystère et qui rappellent un peu Camilla Horn. C'est de Paris que M. Emil Buenos, qui est aussi le manager d'Alexandre d'Arcy, l'a ramenée. Il l'introduisit aussitôt dans les milieux cinématographiques anglais. Cette nouvelle «découverte» a déjà joué de nombreux petits rôles dans des films français, mais avant d'avoir été présentée à M. Leslie Hiscott elle n'avait jamais été choisie pour un rôle important. Pour son premier film, elle touchait 50 livres, soit 6.250 francs par semaine, pour le second 75 livres et pour le troisième 100 livres. Et cela prouve sa chance car son salaire de début était seulement de 5 livres.

Si elle obtient le même succès que M. Alexandre d'Arcy, elle sera certainement une des plus grandes vedettes anglaises.

Pat HENRY.

A Elstree: Alex. d'Arcy, Vera Flory, Emil Buenos



Leila Hyams.